



The Monk de M.G. Lewis et la pensée révolutionnaire

Marigny Jean

Pour citer cet article

Marigny Jean, « *The Monk* de M.G. Lewis et la pensée révolutionnaire », *Cycnos*, vol. 5. (Fous et Masques, Variations sur l'Absence), 1989, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/798>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/798>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/798.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118 ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.

EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

The Monk de M.G. Lewis et la pensée révolutionnaire

Jean MARIGNY
Université Grenoble II

Il est toujours très téméraire d'évoquer une oeuvre très connue qui a fait l'objet d'études et d'exégèses nombreuses et érudites. La renommée du *Moine* de Matthew Gregory Lewis a fait le tour du monde et de fort belles pages ont été écrites à son propos. Le présent article ne prétend certes pas apporter un éclairage nouveau à ce roman dont on a tant parlé, il vise plus modestement à jouer le rôle de trace matérielle d'une amitié sincère et spontanée, ainsi que d'une communauté d'esprit que ce texte, entre autres, avait contribué à révéler: Christiane Gallenca et moi avions ensemble redécouvert *The Monk* pour des raisons professionnelles puisqu'il était au programme de l'agrégation d'anglais et que, membres du jury du concours cette année-là, nous avions éprouvé l'un et l'autre la même passion pour ce roman hors du commun qui avait fait l'objet de maints échanges de vue, toujours vivants dans ma mémoire.

*

Dans son ouvrage, au titre significatif, *Les Châteaux de la subversion*, Annie Le Brun a très bien démontré que le roman "gothique" anglais était devenu, après 1790, l'expression plus ou moins avouée d'une pensée révolutionnaire, non seulement dans l'acception sociale et politique que l'on donne à ce terme, mais aussi dans le sens d'un bouleversement radical dans la façon même de penser. Après la Révolution française qui a eu un profond retentissement sur l'ensemble de l'Europe, le roman "gothique" est en effet un genre littéraire qui ne se contente pas de dénoncer, avec plus ou moins de vigueur, les méfaits d'un ordre social jugé tyrannique et désuet mais qui, par la subversion du fond et de la forme du texte romanesque lui-même, remet en cause les mécanismes et les fondements de la pensée occidentale telle qu'elle s'était jusqu'alors exprimée. On comprend donc sans peine pourquoi Breton et les surréalistes ont tenu à souligner la dette qu'ils avaient envers Lewis, dont le premier roman a amorcé un tournant dans l'évolution du genre "gothique".

On sait que l'épithète de "gothique" qualifiant les premiers romans terrifiants du XVIII^e siècle en Angleterre, dont *The Castle of Otranto* (1764) de Walpole et *The Champion of Virtue* (1777), roman de Clara Reeve rebaptisé précisément l'année suivante *The Old English Baron: a Gothic Story*, sont les exemples les plus représentatifs, exprime la nostalgie d'un passé médiéval où l'imagination n'était pas encore tenue en bride par la toute-puissante Raison. Le goût des ruines symbolisant ce passé et d'un retour à la nature matérialisé par les jardins "à l'anglaise", qui était devenu une véritable mode, s'inscrivait sans nul doute en réaction envers la trop grande rigueur du classicisme, dont la France du XVII^e siècle avec ses jardins géométriques dessinés par Le Nôtre avait fourni le symbole le plus évident, mais aussi au rationalisme du Siècle des Lumières qui, privilégiant la logique et la pensée scientifique, avait tué la superstition, mais avait en même temps mis fin au rêve. Comme l'écrit Maurice Lévy au début du chapitre qu'il consacre à Lewis:

Le fantastique de Walpole, d'Anne Radcliffe et des autres romanciers anglais jusqu'à présent étudiés a pris la forme du roman "gothique", parce que l'inquiétude essentielle de l'homme qui, ayant cessé de croire au magique, recherche dans le leurre littéraire une compensation à son incrédulité, s'est fixée, outre-Manche, sur un type d'architecture qu'un imprévisible avatar du goût venait de remettre en faveur. Les ruines médiévales d'abbayes et de châteaux

devinrent donc un matériau de choix pour servir à l'édification de cet univers parallèle dont l'homme a toujours besoin et où l'insolite restitue au quotidien sa saveur perdue. (1)

Il serait vain, dira-t-on, de trouver dans cette attitude passéiste le moindre souffle révolutionnaire, mais c'est précisément, par une sorte d'ironie du destin, la prise de ce "château gothique" qu'était la Bastille si chargée de symboles qui allait supporter une nouvelle source d'inspiration pour un genre romanesque porteur, grâce à Lewis, d'idées neuves sans pour autant renier ses sources. Avec *The Monk*, on assiste à l'apparition d'un nouveau type de roman qui, tout en utilisant les matériaux du passé, se situe résolument dans la modernité. C'est pourquoi, sans doute, certains auteurs apparemment gênés par l'appellation générique de roman "gothique" (les guillemets étant à cet égard particulièrement révélateurs) préfèrent lui substituer, à partir de 1790, celle de *roman noir*. Pour un auteur comme Annie Le Brun, c'est bien la Révolution française qui a été l'Age d'Or du roman noir:

A cet égard, il n'est pas indifférent que l'apogée du roman noir se situe entre 1790 et 1795, au moment où il est plus que jamais question de s'en prendre à l'ordre des choses. L'accoutumance ne joue aucun rôle dans ce processus et la violence des faits illustre autant qu'elle l'explique un bouleversement sensible sans précédent dans la civilisation européenne. Les premiers livres noirs, on le sait, ont vu le jour en Angleterre dans un climat post-révolutionnaire et surtout d'incroyance grandissante, mais déjà la détérioration de la figure divine y favorise une double volonté agressive de conquête et d'affirmation individuelle.(2)

Si *The Castle of Otranto* de Walpole, prototype de tous les romans "gothiques", mérite bien l'épithète de "noir" dans la mesure où l'horreur, l'épouvante et le surnaturel surgissent à tout moment dans le corps du récit et où le personnage principal, Manfred, est un scélérat dont l'abjection ne semble pas connaître de limites, ce roman ne prétend pas constituer d'une quelconque manière une remise en cause de l'ordre social établi ni de la morale traditionnelle. Les crimes finissent toujours par être châtiés comme ils le doivent et la vertu triomphe sur le vice. Plus pusillanimes encore, les successeurs immédiats de Walpole et en particulier Clara Reeve, dont le roman le plus connu *The Old English Baron* s'inspire étroitement du *Château d'Otrante*, ont le souci manifeste de rester dans les limites de la bienséance et de la vraisemblance. Une incontestable timidité à l'égard du surnaturel, jugé contraire au bon goût, aboutira même à ce procédé si cher à Anne Radcliffe, auquel on a donné le nom de "surnaturel expliqué." C'est précisément là que *The Monk* de Lewis forme un contraste saisissant avec cette littérature terrifiante "de bon ton", dans la mesure où rien n'est épargné au lecteur et où les règles de la bienséance sont délibérément foulées au pied: l'anticléricalisme violent qui s'y exprime, la sensualité et la débauche sexuelle, les scènes de violence physique et l'évocation des charniers, ont un caractère délibéré de provocation auquel le public anglais de l'époque a été sensible puisque le roman a fait scandale dès sa parution en 1796. Ces éléments ne constituent pas à eux seuls, comme nous tenterons de le démontrer, le souffle "révolutionnaire" du roman de Lewis, mais ils apportent un véritable hiatus dans la littérature anglaise du XVIII^e siècle.

Si *The Monk* présente une telle différence avec les romans "gothiques" anglais qui l'ont précédé c'est, selon Maurice Lévy, parce que son auteur a été beaucoup plus influencé par la tradition du macabre et du surnaturel, très vivace dans les pays germaniques, et par le courant littéraire connu sous le nom de "Sturm und Drang" auquel Goethe et Schiller ont donné ses lettres de noblesse que par les écrits de Walpole et de ses successeurs anglais. Certes, Lewis admirait Walpole et il avait confié à sa mère son intention d'écrire un roman dans le style du *Château d'Otrante*. Il avait beaucoup apprécié *The mysteries of Udolpho*, roman d'Anne Radcliffe, publié en 1794, l'année même où il

commençait la rédaction du *Moine*, et qu'il considérait comme l'un des meilleurs livres ayant jamais été publiés. Ambrosio, le moine scélérat, s'inspire sans doute très largement du Manfred de Walpole et du Montoni d'Anne Radcliffe que Lewis trouvait démoniaques à souhait. En revanche, jusqu'à la publication du roman de Lewis en 1796, on ne trouve pas dans les romans "gothiques" anglais de Walpole à Anne Redcliffe de personnages de moines lubriques ou apostats. Les seuls personnages d'ecclésiastiques que l'on y rencontre sont des personnes respectables, jouant parfaitement le rôle que l'on est censé attendre d'eux. Le thème du moine dépravé oubliant sa vocation pour se livrer à ses coupables appétits est une tradition très ancienne qui s'est développée en particulier dans les pays de langue germanique au moment de la Réforme. Les vices qu'on reprochait aux ordres monacaux étaient aux yeux des luthériens et des Calvinistes autant de preuve de matérialisme et de l'hypocrisie de l'église catholique. On ne compte plus dans la littérature allemande les histoires de moines et de nonnes se livrant à la débauche et cette tradition a été remise à la mode par les romans historiques du XVIII^e siècle. Lewis, qui avait fait un séjour à Weimar en 1792 afin d'apprendre l'allemand et qui avait fait la connaissance de Goethe ne pouvait évidemment pas ignorer cette tradition.

Pourtant il semble bien que Lewis ait eu l'idée d'écrire soit le livret d'un opéra, soit un roman sur le thème du moine dépravé, avant même de se rendre à Weimar et que cette idée lui ait été inspirée par le théâtre français anticlérical issu de la Révolution. Lewis avait été un témoin privilégié de l'effervescence révolutionnaire puisque, destiné à la carrière diplomatique, il s'était retrouvé à Paris pendant l'été 1791 et il s'était vivement intéressé au théâtre révolutionnaire. Il avait écrit à sa mère pour lui parler d'un opéra intitulé *Le Souterrain*, sombre mélodrame dans lequel un mari jaloux séquestre sa femme et surtout *Les Victimes cloîtrées* de Boutet de Monvel, dont le personnage principal, un certain Laurent était un moine lubrique. Le théâtre révolutionnaire français a donc eu sur le jeune Lewis une influence beaucoup plus profonde qu'il ne paraît et l'on en trouve de nombreux exemples dans *The Monk*.

*

Ce qui frappe le plus le lecteur dans *The Monk*, c'est l'anticléricalisme qui transparaît à chaque page. Ce n'est pas seulement l'individu Ambrosio qui est visé ici, mais bien toute l'Église en tant qu'institution. Aux critiques traditionnelles des Calvinistes et Luthériens à l'égard de l'Église Catholique accusée d'hypocrisie, d'immoralisme et de matérialisme, s'ajoute ici la critique politique des révolutionnaires français qui voyaient dans cette même Eglise un instrument de tyrannie et d'oppression. Dans l'Espagne de Philippe II, décrite par Lewis, l'Église, armée de ce terrible instrument de pouvoir qu'est l'Inquisition, est le seul véritable garant de l'ordre public. Ambrosio, point de mire de toute la société madrilène, apparaît comme une sorte de potentat ou, tout au moins, une Eminence Grise dont les sermons prononcés sur un ton sévère et majestueux attirent des foules considérables dans l'église des capucins de Madrid. Tous les fidèles, aristocrates comme roturiers, tremblent devant ses terribles anathèmes:

His voice at once distinct and deep was fraught with all the terrors of the Tempest, while He inveighed against the vices of humanity, and described the punishments reserved for them in a future state. Every Hearer looked back upon his past offences, and trembled: The Thunder seemed to toll, whose bolt was destined to crush him, and the abyss of eternal destruction to open before his feet. (3)

Certes Ambrosio, considéré avant tout comme un saint homme et menant une vie discrète loin des fastes de la Cour, n'exerce à proprement parler qu'un pouvoir spirituel mais, étant le directeur de conscience des grands de ce monde, il peut exercer sur eux une autorité morale et même une influence politique, qui font de lui l'égal d'un homme de gouvernement:

The adoration paid him both by Young and Old, by Man and Woman is unexampled. The Grandees load him with presents. Their Wives refuse to have any other Confessor, and he is known through all the city by the name of the "Man of Holiness". (4)

Ambrosio conçoit son rôle d'homme d'église plus comme celui d'un juge impitoyable envers ceux qui se sont écarté du droit chemin que comme celui auquel Dieu a donné le pouvoir d'absoudre les péchés. La réponse qu'il donne à la malheureuse Agnès qui le supplie d'avoir pitié d'elle est digne d'un Torquemada:

Your boldness counfounds me! Shall I conceal your crime, I whom you have deceived by your feigned confession? No, Daughter, no I will render you a more essential service. I will rescue you from perdition in spite of yourself; Penance and mortification shall expiate your offence, and Severity force you back to the paths of holiness. (5)

Plus encore qu'Ambrosio, le personnage qui incarne véritablement le pouvoir tyrannique que peut exercer l'Eglise sur les humains est la Mère Ste Agathe, prieure de ce terrible couvent de Ste Claire, qui semble avoir été directement inspiré à Lewis, par *Les Victimes cloîtrées* de Monvel. La prieure du couvent de Ste Claire, aux sinistres cachots, jouit d'un statut social qui la place au-dessus du commun des mortels puisqu'elle est constamment désignée sous le titre de "the Lady Prioress". Elle exerce un pouvoir absolu sur la communauté qu'elle dirige et elle dispose d'un droit de vie et de mort sur les religieuses dont elle a la charge. En décidant d'enfermer dans un sombre cul-de-basse-fosse la malheureuse Agnès qui s'est rendue coupable d'avoir eu des relations avec un représentant d'une vieille famille noble, le comte de las Cisternas, dont elle attend un enfant, la Mère Ste Agathe sait qu'elle la condamne à une mort particulièrement horrible. Sa décision est sans appel et immédiatement exécutoire. Lorsqu'Ambrosio, pris d'un remords tardif, tente d'intercéder en faveur d'Agnès, la prieure lui répond:

The laws of our order are strict and severe; they have fallen into disuse of late. But the crime of Agnès shows me the necessity of their Revival. I go to signify my intention to the Convent, and Agnès shall be the first to feel the rigour of those laws, which shall be obeyed to the very letter. Father, Farewell.(6)

Lorsque l'on constate que le grand Ambrosio lui-même ne peut rien pour Agnès, lorsque l'on sait que cette dernière est issue d'une famille noble et que même l'intervention du Cardinal, duc de Lerma, oncle de Don Raymond de las Cisternas, ne permettra de faire revenir la prieure de Ste Claire sur sa décision, on mesure sans peine les pouvoirs exorbitants dont elle dispose.

Certes, dans les romans historiques allemands dont Lewis s'est inspiré, il n'est pas rare de rencontrer des supérieures de couvents ayant un pouvoir aussi étendu, mais la différence est qu'ici ce pouvoir est renversé par le peuple. Lorsque la foule madrilène, ayant appris le sort terrible et injuste réservé à Agnès par la prieure, pénètre dans le couvent de Ste Claire dans le but de mettre fin à cette tyrannie, on ne peut s'empêcher de penser aux exactions commises par les révolutionnaires français à l'égard des édifices religieux:

The Rioters poured into the interior part of the Building, were the exercised their vengeance upon every thing which found itself in their passage. They broke the furniture into pieces, tore down the pictures, destroyed the reliques, and in their hatred of her Servant forgot all respect to the Saint. Some employed themselves in searching out the Nuns, Others in pulling down parts of the Convent, and Others again in setting fire to the pictures and valuable furniture, which it contained. (7)

Le ton même du récit implique que de tels débordements sont jugés coupables par le narrateur omniscient, pourtant cette violence spontanée et irréfléchie va trouver une justification a posteriori car, de ce mal rendu nécessaire par les circonstances va surgir un bien. La destruction du couvent de Ste Claire par la foule déchaînée permet à la fois de châtier comme elle le mérite l'infâme prieure, de sauver *in extremis* sa victime, la malheureuse Agnès retrouvée miraculeusement vivante, et de confondre enfin le moine scélérat qui vient d'assassiner Antonia après l'avoir violée. Si condamnable qu'elle puisse paraître, la violence populaire a permis de mettre en lumière les coupables agissements de la caste dirigeante, de renverser les tyrans et de faire régner enfin la justice. La prise du couvent de Ste Claire devient donc symboliquement une sorte de Prise de la Bastille.

L'Eglise n'est pas assurément la seule institution prise pour cible par la pensée révolutionnaire qui semble avoir inspiré Lewis. *The Monk* constitue à bien des égards une critique en profondeur de toutes les formes de société antérieures à la Révolution Française et l'audace de cette critique peut librement s'exprimer grâce à la distanciation spatio-temporelle puisque l'intrigue du roman n'a pas lieu dans l'Angleterre du XVIII^e siècle mais dans l'Espagne du XVI^e siècle, mais le lecteur avisé n'est pas dupe.

Lewis s'en prend évidemment aux classes dirigeantes et, tout naturellement à la noblesse décrite ici de façon caricaturale. Le ton est donné dès le premier chapitre où l'on voit la "bonne société" de Madrid se rassembler dans l'église des capucins pour écouter le sermon d'Ambrosio. Comme dans un spectacle mondain (le mot "play" est, sur ce plan, très significatif), on vient ici pour se distraire, pour se montrer, bien plus que pour écouter de pieux discours:

The Audience now assembled in the Capucin Church was collected by various causes, but all of them were foreign to the ostensive motive. The women came to show themselves, the Men to see the Women: Some were attracted by curiosity to hear an Orator so celebrated: Some came because they had no better means of employing their time till the play began [...] (8)

Au milieu de cette foule superficielle et futile, les jeunes nobles échangent des propos libertins et s'intéressent aux jeunes filles de bonne famille qui, malgré la présence de leur duègne, leur lancent parfois des oeillades. Ces jeunes gens, parmi lesquels se trouvent les protagonistes du roman, ne sont pas a priori antipathiques, mais ils sont soumis aux lois particulières de leur caste. Ils ont tendance à considérer le menu peuple avec condescendance mais, en contrepartie, le rang qu'ils occupent dans la société leur interdit toute relation intime avec des roturiers et, a fortiori, toute mésalliance. Dans les familles nobles, le père est le chef incontesté qui exerce sur ses enfants une autorité tyrannique et qui veille à ce que les règles sociales soient respectées.

On trouve un exemple de cet état de fait dans le sort tragique du jeune comte de las Cisternas et de sa malheureuse famille. Fils du vieux marquis de las Cisternas, le comte a épousé en secret Elvira, la fille d'un modeste cordonnier de Cordoue. Son père, estimant que son fils a dérogé, poursuit le jeune couple de sa haine et, ne pouvant s'emparer de leurs personnes, se venge ignominieusement sur le père d'Elvira et sur le jeune fils issu de ce mariage, comme l'indique le récit de Leonella, soeur d'Elvira:

He threw my Father into prison, as honest a pains-taking Shoe-maker as any in Cordova; and when He went away. He had the cruelty to take from us my Sister's little Boy, then scarcely two years old, and whom in the abruptness of her flight, She had been to leave behind her, I suppose, that the poor little wretch met with bitter treatment from him, for in a few months after, we received intelligence of his death. (9)

Si l'on fait abstraction du scandale que constitue cette orgueilleuse noblesse qui peut faire arrêter qui que ce soit sans la moindre justification et même tuer quelqu'un sans avoir de compte à rendre à la justice, l'institution qui est visée à travers cette histoire est la cellule familiale traditionnelle: les enfants, même parvenus à l'âge adulte, doivent obéir à leurs parents. Il y a là, de la part de Lewis, un plaidoyer pour les droits sacrés de chaque individu qui fait assurément écho à la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de la Révolution française. Lewis, ayant lui-même eu d'incessants conflits avec son propre père, qui avait déterminé par avance ce que serait sa carrière et qui entendait réglementer sa vie privée, revendique ici le droit absolu pour tout être adulte d'assumer librement son destin. Il récuse d'avance toute forme d'autorité qui pourrait contrecarrer ce droit, qu'il s'agisse de l'autorité parentale dans le cas du jeune comte de las Cisternas ou de celle de toute institution, comme l'Eglise dans le cas d'Agnès. Cette jeune fille qui aimait Raymond de las Cisternas (le jeune frère du comte) a pris le voile à la suite d'une tragique méprise. Ayant retrouvé l'élú de son cœur qui l'aime toujours aussi passionnément, elle ne peut plus l'épouser car elle est désormais prisonnière de l'Eglise:

Long before I took the veil, Raymond was Master of my heart: He inspired me with the purest, the most irreproachable passion, and was on the point of becoming my lawful husband. An horrible adventure, and the treachery of a Relation, separated us from each other: I believed him for ever lost to me, and threw myself into a Convent from motives of despair. (10)

L'exemple du jeune comte de las Cisternas poursuivi par son père et celui d'Agnès prisonnière de l'Eglise illustrent donc une idée chère à Lewis: celle de la liberté individuelle. Chaque être humain doit pouvoir suivre ses propres aspirations, dès lors qu'elles ne nuisent à personne, et aucune institution ne saurait l'en empêcher. Quand on relit attentivement *The Monk*, on découvre que le récit fantastique recèle au second degré une fable morale qui illustre cette philosophie. Le diable est ici un symbole commode, mais il n'est qu'un épiphénomène, car la responsabilité de tous les malheurs survenus dans le roman incombe beaucoup plus à la Société et à ses imperfections qu'à la perversité de la diabolique Matilda, suppôt de Lucifer. Par le biais du surnaturel et du merveilleux, le roman de Lewis conduit à une profonde réflexion sur le poids néfaste qu'exerce la Société sur les individus à travers ses institutions et, en particulier, l'éducation qui est donnée aux enfants. Lewis semble rejoindre ici la philosophie pré-révolutionnaire d'un Rousseau qui, postulant la perfection de la "Nature humaine", voit dans les crimes et les injustices dont souffre l'humanité la conséquence de l'organisation sociale et, au premier chef, de l'éducation. Le meilleur exemple de cette idée nous est fourni par le personnage d'Ambrosio lui-même. Enfant trouvé, Ambrosio était par instinct un être pur et innocent, et s'il est devenu un monstre c'est moins à cause de la séduction démoniaque de Matilda que de l'éducation qu'il a reçue des capucins qui l'ont recueilli. En d'autres termes, Matilda n'a fait que recueillir les fruits de cette éducation. Après avoir décrit Ambrosio comme un être naturellement timide, vertueux et généreux, Lewis montre comment les moines, ses instructeurs, ont tout fait dans un premier temps pour détruire les penchants instinctifs de l'enfant, tournés entièrement vers le bien:

His instructors carefully repressed those virtues, whose grandeur and disinterestedness were ill-suited to the Cloister. Instead of universal benevolence He adopted a selfish partiality for his own particular establishment: He was taught to consider compassion for the errors of Others as a crime of the blackest dye: The noble frankness of his temper was exchanged for servile humility; and in order to break his natural spirit, the Monks terrified his young mind, by placing before him all the horrors with which Superstition could furnish them: They painted to him the torments of the Damned in colours the most dark, terrible and fantastic, and threatened him at the slightest fault with eternal perdition. (11)

Non contents d'éliminer les bonnes dispositions d'Ambrosio, les moines lui ont appris à cultiver en lui ce que le commun des mortels appellerait le vice:

While the monks were busied in rooting out his virtues, and narrowing his sentiments, they allowed every vice which had fallen to his share, to arrive at full perfection. He was suffered to be proud, vain, ambitious and disdainful: He was jealous of his Equals, and despised all merit but his own: He was implacable when offended, and cruel in his revenge. (12)

L'éducation donnée à Ambrosio par les moines ne peut certes être étendue à l'ensemble de la population, elle comporte néanmoins un élément d'une importance extrême et qui, jusqu'à une époque récente, a été frappé d'un tabou absolu quel que soit le système d'éducation adopté, c'est l'ignorance totale en matière de sexualité. Qu'il soit au non émule de Rousseau, Lewis exprime à ce sujet dans son roman des idées parfaitement "révolutionnaires" qui le situent à près de deux siècles en avance sur son époque. Pour lui, en effet, la sexualité semble être un phénomène tout à fait naturel qui ne saurait être exclu de toute éducation digne de ce nom. Ambrosio, devenu adulte et condamné à la chasteté, ce qui apparaît dans le roman comme contraire aux règles de la nature, ignore tout de la sexualité et l'on dit même de lui, non sans ironie, "and He is reported to be so strict an observer of Chastity, that He knows not in what consists the difference of Man and Woman." (13) Cette ignorance lui sera fatale dans la mesure où elle fera de lui la victime désignée de Matilda. Lorsque celle-ci lui dit : "Unnatural were your vows of Celibacy; Man was not created for such a state; And were Love a crime, God would have made it so sweet, so irresistible" (14), le lecteur moderne sent que Lewis a choisi par prudence la voix du démon pour exprimer de telles idées, mais qu'il les partage en tant qu'individu. A l'appui de cette thèse, on remarquera que si Antonia, vierge innocente, tombe si facilement dans le piège que lui tend Ambrosio enfin "déniaisé" par Matilda, c'est parce que sa mère l'a tenue dans une stricte ignorance de la sexualité et que, pour elle, le mot "amour" évoque uniquement l'idée de sentiment. L'ironie dramatique du roman vient précisément de ce qu'Elvire, croyant protéger sa fille contre la sexualité masculine, la jette littéralement dans les bras de celui qui va la violer. L'ignorance n'est pas précisément la meilleure arme contre cette forme d'agression.

On trouve dans le roman de Lewis une incontestable modernité, qui va bien au-delà de la pensée révolutionnaire française, dans la mesure où le personnage principal, Ambrosio, découvre peu à peu la dualité de sa propre nature. Pénétré au début d'une véritable spiritualité qui, bien que mal orientée, rejette sincèrement toute forme de matérialisme, Ambrosio se trouve en proie à d'étranges pulsions venues du plus profond de lui-même et qu'il ne parvient pas à comprendre. En exploitant le thème, freudien avant la lettre, du "retour du refoulé", Lewis apparaît non seulement comme un écrivain porteur d'une idéologie révolutionnaire, mais aussi comme un auteur d'avant-garde, ce qui s'est traduit de son vivant par les vives protestations de ses contemporains au nom de la morale établie, puis au XXe siècle par l'hommage unanime que lui ont rendu les surréalistes.

Par bien des côtés, *The Monk*, est, comme nous avons essayé de le montrer, un roman qui reflète l'idéologie de la France révolutionnaire. Il serait néanmoins abusif et même absurde de voir en Lewis la préfiguration de ceux que l'on a appelés au XXe siècle des "écrivains engagés". S'il est vrai, par exemple, que la foule, dans ce roman, prend cette Bastille qu'est le couvent de Ste Claire, le pouvoir en place reste en définitive ce qu'il était et force de loi reste à ce terrible vestige d'un passé tyrannique qu'est l'Inquisition. Enfin, si Ambrosio apparaît un instant aux lecteurs modernes que nous sommes comme un homme déchiré entre les aspirations idéales de son sur-moi et les pulsions obscures de son inconscient, il n'en fait pas moins figure dans le roman d'un criminel dont l'horrible châtement est amplement mérité et le dénouement consacre le triomphe des lois divines. Lewis n'est pas, comme on l'a dit trop souvent, le Sade de la littérature anglaise. Issu de la bourgeoisie, promis à une carrière diplomatique puis Membre de la Chambre des

Communes, ce n'est ni un libertin ni un révolutionnaire, mais son roman, écrit alors qu'il était jeune et passionné et que la Révolution française était encore un phare pour le monde occidental, pose des questions qui sont, aujourd'hui encore, d'une brûlante actualité.

BIBLIOGRAPHIE

- Abensour, Liliane, "Limites non frontières d'une oeuvre: *Le Moine* de M.G. Lewis, in *Le Roman Gothique, Europe*, n° 659.
- Arnaud, Pierre, "Le Double dans le Roman gothique": *The Monk* de Matthew Gregory Lewis", in *Le Double dans le romantisme anglo-américain*, Centre du Romantisme Anglais, nouvelle série, fasc. 19, Clermont-Ferrand, 1984.
- Duperray, Max. "*The Monk* de Lewis, Fantastique et mélodrame", in *Les Cahiers du G.E.R.F.*, n° 1, Grenoble, 1987 et *Etudes Anglaises*, XL année, n°3, Paris, Didier-Erudition, 1987.
- Faure, Alain, "Du *Moine* de M.G. Lewis aux *Elixirs du Diable* de E.T.A. Hoffmann" in *Le Roman gothique, Europe*, n° 659.
- Fierobe, Claude, "Le moine gothique ou la parodie du sacré" in, *Aspects du Sacré dans la littérature anglo-américaine*, Reims, 1979.
- Levy, Maurice, "Le manuscrit du Moine", in *Caliban*, Toulouse, 1966.
- Magnier, Mireille, "Zofloya et *Le moine*", in *Autour de l'idée de nature*, Etudes Anglaises, n° 67, Paris, Didier-Erudition, 1977.
- Parreaux, André, *The publication of the Monk: a Literary Event, 1796-8*, Paris, Didier-Erudition, 1960.
- Peck, Louis, F., *A Life of Matthew G. Lewis, Author of the Monk*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1961.
- Peck, Louis, F., "*The Monk* et *Le Diable Amoureux*", M.L.N., LXVIII, 1953.
- Pichois, Claude, "Actualités du Moine", in *Mercure de France*, CCCXXXIV, 1958.

NOTES

- (1) Maurice Lévy. *Le roman "gothique" anglais 1764-1824*, Toulouse: Association des publications de la faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1968, p. 306.
- (2) Annie Le Brun, *Les Châteaux de la subversion*. Paris: J.J. Pauvert/Garnier, 1982, pp. 230-231.
- (3) M.G. Lewis, *The Monk; a Romance*. London: John Bell, 1796 (O.U.P., *The World's Classics*, 1980, p. 19).
- (4) *Ibid.*, p. 16.
- (5) *Ibid.*, p. 47.
- (6) *Ibid.*, p. 49.
- (7) *Ibid.*, p. 357.
- (8) *Ibid.*, p. 7.
- (9) *Ibid.*, p. 13.
- (10) *Ibid.*, p. 47.
- (11) *Ibid.*, p. 237.
- (12) *Ibid.*, p. 237.
- (13) *Ibid.*, p. 17.
- (14) *Ibid.*, p. 224.